Articles parus dans la revue « Eléments »

Une typologie des styles amoureux

Au cours des dernières décennies, plusieurs études de psychologie scientifique ont tenté d'appréhender l'amour comme un concept multidimensionnel. En 1976, L.A. Lee (1) avait ainsi proposé de distinguer trois types primaires : Eros (l'amour romantique et passionné), Ludus (l'amour à composante ludique) et Storge (l'amour à tendance amicale), et d'y ajouter trois types secondaires : Mania (l'amour fondé sur la possession et la dépendance), Pragma (l'amour calculateur) et Agape (l'amour altruiste ou sacrificiel). Ces trois types secondaires étaient mis en rapport avec des couples de types primaires : Mania, par exemple, était considéré comme un composé d'Eros et de Ludus, tout en étant qualitativement différent de l'un comme de l'autre.

Dix ans plus tard, C.S. Hendrick avait tenté de créer un instrument d'investigation permettant de mesurer par l'analyse factorielle la réalité et la fiabilité de cette classification (2). D'autres études ont essayé, plus récemment, de voir dans quelle mesure ces six catégories d'amour différentes pouvaient être mises statistiquement en rapport avec des traits psychologiques particuliers.

Ian Mallandain et Martin F. Davies (3) ont ainsi sélectionné trois traits de tempérament classiques : l'estime de soi, l'émotivité et l'impulsivité. Pour les besoins de l'enquête, les six catégories identifiées par L.A. Lee ont été redéfinies par des phrases-clés : par exemple Eros (« Mon partenaire et moi avons été attirés l'un vers l'autre dès l'instant où nous nous sommes vus »), Ludus (« J'aime que mon partenaire ne soit jamais totalement sûr des sentiments que je lui porte »), Pragma (« Avant de m'engager dans une relation avec quelqu'un, je m'efforce d’abord de savoir quelle place il va tenir dans ma vie »), Agape (« J'essaie toujours d'aider mon partenaire dans les moments difficiles »), etc. Il en est allé de même pour l'estime de soi (mesurée par le degré d'accord ou de désaccord avec des phrases comme : « j'ai toujours tout raté », « je n'ai pas une bonne opinion de moi-même »), l'émotivité (« je suis souvent perturbé », « tout ce qui se passe autour de moi retentit sur moi ») et l'impulsivité (« je trouve toujours difficile de résister à la tentation », « je passe constamment d'un centre d'intérêt à un autre »).

Les résultats sont les suivants. 1) Comme on s'y attendait, l'estime de soi a été trouvée corrélée positivement avec Eros (l'amour passionnel va de pair avec un sens aigu de la difficulté à trouver un partenaire conforme à l'image idéale qu'on s'en fait, mais exige aussi une personnalité capable d'accepter les risques inhérents à une telle situation) et négativement avec Mania (plus les individus sont déçus par l'existence et par eux-mêmes, plus ils sont prêts à accepter n'importe quel partenaire), mais aussi avec Storge et Agape, ce qui est plus inattendu.

2) Ainsi qu'on pouvait également s'y attendre, l'émotivité est associée positivement à Mania (le type maniaque se caractérise par une propension à la jalousie possessive et par le besoin d'être sans cesse rassuré sur la réalité des sentiments de l'autre), mais aussi à Ludus (alors qu'on aurait pu penser que le fait

de « jouer » avec les sentiments de son partenaire traduisait une moindre implication émotive dans la relation). D'autre part, contrairement à ce que l'on pourrait croire, elle est corrélée négativement avec Eros.

3) Comme prévu, l'impulsivité est corrélée positivement avec Ludus, mais aussi, ce qui n'était pas du tout prévu, avec Mania.

A l'exception d'Eros, plus courant chez les jeunes, l'âge ne semble pas avoir d'influence sur la propension ou le choix d'un type amoureux plutôt que d'un autre. Sur le plan sexuel, l'enquête a révélé que les femmes adhèrent plus fréquemment que les hommes au type Storge et moins fréquemment qu'eux au type Agape.

Alain de BENOIST

1. L.A. Lee, *The Colors of Love*, New Press, Ontario 1976.

2. C. et S. Hendrick, « A Theory and Method of Love », in *Journal of Personality and Social Psychology*, 1986, pp. 392-402.

3. Ian Mallandain et Martin F. Davies, « The Colours of Love. Personality Correlates of Love Styles », in *Personality and Individual Differences*, avril 1994, pp. 557-560.

Elisabeth Badinter et les chromosomes

Après avoir contesté l'existence de l'instinct maternel dans *L'amour en plus* (1), puis plaidé pour l'androgynat dans *L'un est l'autre* (2), Elisabeth Badinter, dans *XY, de l'identité masculine* (3), a surpris beaucoup de ses lecteurs en allant à l'encontre de l'idée reçue selon laquelle la condition masculine et à la fois plus enviable et plus « évidente » que la condition féminine. Elle y affirme en effet que la masculinité est plus difficile à construire et à vivre que la féminité.

Son raisonnement est d'ordre purement biologique, sinon biologisant. Affirmant que tous les êtres humains sont d'abord féminins, l'apparition du chromosome sexuel masculin Y intervenant à un stade tardif du développement embryonnaire, elle soutient que l'homme doit se libérer de l'« imprégnation féminine » subie durant sa vie intra-utérine, qu'il est confronté au problème d'une « identité » que sa simple anatomie (XY) ne rend pas évidente, et que cette difficulté se traduit au cours d'une grande partie de sa vie par un « mâle-être » dû à la difficulté d'assumer ce qui serait le « premier devoir pour un homme : ne pas être une femme ». Bref, alors que la petite fille devient femme « tout naturellement », car elle n'a pas à répudier un sexe qui est aussi le sien, les hommes auraient à lutter sans cesse contre le fait qu'ils sont des « femmes contrariées ». Ils auraient toujours à se construire eux-mêmes « contre la féminité première de l'embryon » :

« Pour devenir un homme, un petit garçon doit procéder, beaucoup plus qu'une petite fille, à une étape de différenciation à l'égard de sa première identité qui est féminine par sa mère. Il doit procéder à une coupure, à une rupture. De là découle tout le destin masculin. Ce devoir d'opposition et de différenciation, c'est le propre de l'identité masculine » (4).

L'homosexualité masculine traduirait alors l'incapacité de l'homme à s'arracher au sexe dans laquelle il a commencé sa vie. L'homosexualité féminine serait, elle, d'une toute autre nature : « Les femmes entre elles ont une homosexualité latente qui ne les gêne pas [...] Il a toujours existé entre les femmes des relations très intimes, très privées qui mettent en jeu une forme d'abandon. Ces sentiments entre femmes sont possibles simplement parce qu'elles n'ont pas refoulé leur féminité. En fait, depuis qu'elles sont nées, les petites filles sont dans un rapport homosexuel avec une femme, qui est leur mère. Elles peuvent ensuite nouer d'autres liens très étroits avec des femmes, sans pour autant remettre en question leur identité. Ce n'est pas le cas pour les hommes » (5).

Dans cette perspective, l'homophobie s'expliquerait chez l'homme par la volonté d'exorciser en soi une tendance profonde (« pour montrer qu'il est un homme, un jeune doit montrer qu'il n'est pas homosexuel »). De même, les rites d'initiation à l'âge de la puberté, que l'on observe dans de nombreuses sociétés, auraient pour but de sanctionner une entrée dans l'âge adulte équivalant à une rupture, toujours difficile et souvent mal assumée, avec l'univers féminin.

Elisabeth Badinter inverse ainsi, d'une certaine façon, la célèbre proposition de Simone de Beauvoir (6), en écrivant : « Par opposition à la femme qui *est*, l'homme, lui, doit être *fait* ». La femme, du même coup, se trouve placée du côté de l'être (« on est une femme »), l'homme du côté du devenir (« on devient un homme »).

La théorie peut paraître séduisante, et il n'est d'ailleurs pas exclu qu'elle contienne une part de vérité. (Luce Irigaray soutient elle aussi que la femme devient immédiatement sujet par rapport à cet autre sujet qu'est sa mère, tandis que l'homme ne devient que médiatement sujet par opposition à sa mère). Telle qu'elle est exposée, elle reste néanmoins boîteuse. Si la petite fille est depuis sa naissance « dans un rapport homosexuel » avec sa mère, il lui faut en effet se distancer psychologuement de ce rapport pour découvrir son attirance vers l'autre sexe. A l'inverse, si le petit garçon est tenu de s'arracher biologiquement au monde de la mère, il n'aura pas en revanche à réprimer en lui une attirance pour les femmes, puisqu'elle est constitutive de son être. Peut-on dire alors qu'il est plus « facile » pour les femmes que pour les hommes d'assumer leur identité sexuée ? Dans les deux cas, en réalité, une même « difficulté » semble présente, bien qu'elle ne soit pas de même nature.

Mais ce sont surtout les données biologiques sur lesquelles s'appuie Elisabeth Badinter pour affirmer que « le mâle se construit contre la féminité première de l'embryon », qui méritent d'être mises en question.

On a effectivement cru longtemps que l'embryon était naturellement programmé pour devenir féminin et que la masculinisation résultait de l'intervention d'un élément nouveau, le chromosome sexuel Y, transmis nécessairement par le père. Les chromosomes sexuels X étant communs aux deux sexes, chacun serait ainsi voué à devenir une femme... sauf s'il devient un homme, en raison du remplacement de l'un des deux chromosomes X par un chromosome Y. Depuis les

travaux d'Alfred Jost en 1983, auxquels se réfère Elisabeth Badinter, l'idée la plus communément répandue était que l'ébauche gonadique chez les mammifères possède un programme intrinsèquement « féminin », c'est-à-dire conduisant à la formation de l'ovaire et de l'appareil génital des femelles. Chez le mâle (XY), ce programme naturel serait contrecarré par la sécrétion précoce de la testostérone, responsable de la différenciation des testicules et de l'appareil génital mâle, cette différenciation étant portée par le chromosome Y à travers ses gênes.

La découverte en 1990 du gène SRY porté par le chromosome Y a paru renforcer cette idée. Sous l'action du gène SRY, l'embryon exprimerait le chromosome Y, en l'absence duquel l'embryon resterait femelle (XX). Les hommes seraient les individus qui possèdent le gène SRY, les femmes les individus qui en sont dépourvus. En d'autres termes, on serait femme « naturellement », mais comme par défaut : être homme serait avoir quelque chose de plus, être femme avoir quelque chose de moins. Certaines féministes en ont conclu que le sexe féminin était donc bien le « sexe fondamental » de l'humanité. D'autres, au contraire, en ont tiré l'idée que le sexe masculin, représentant un stade d'évolution supplémentaire, était le « plus accompli ».

Mais en 1994, la découverte du gène DSS porté par le chromosome X a remis en cause cette conception. Permettant le développement des ovaires et inhibant celui des testicules, le DSS semble bien être, en effet, un inducteur de la féminisation de l'embryon, tout comme le SRY est un inducteur de la masculinisation.

Au départ, l'embryon n'est donc pas « naturellement » féminin, mais neutre. Il se féminise ou se masculinise selon la présence ou l'absence de tel ou tel gène inducteur du sexe biologique. Il n'est alors plus possible de soutenir que la présence de l'ovaire résulte d'un simple « défaut » de masculinisation, ni que le sexe féminin représente le « sexe premier ». Le développement de chaque sexe est lié à un gène spécifique. Pour devenir femme, il ne suffit pas de ne pas avoir le gène SRY ; il faut encore avoir le gène DSS. L'homme n'a pas quelque chose en plus et la femme quelque chose en moins : par rapport à l'état initial, chacun possède quelque chose que l'autre ne possède pas. Sur ce point tout au moins, Elisabeth Badinter devra revoir sa copie.

Alain de BENOIST

1. *L'amour en plus. Histoire de l'amour maternel, XIIe-XXe siècle*, Flammarion, 1980.

2. *L'un est l'autre. Des relations entre hommes et femmes*, Odile Jacob, 1986.

3. *XY, de l'identité masculine*, Odile Jacob, 1992.

4. Entretien in *La Vie*, 3 septembre 1992, p. 53.

5. Ibid., p. 57.

6. « On ne naît pas femme, on le devient » (*Le deuxième sexe*, Gallimard, 1949, rééd. : Gallimard-Folio, 1986, vol. 2, p. 13).